

Journal des traducteurs Translators' Journal

La lacune

Félix de Grand'Combes

Volume 5, numéro 3, 3e trimestre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057946ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057946ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Grand'Combes, F. (1960). La lacune. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 5(3), 81–82. <https://doi.org/10.7202/1057946ar>

LA LACUNE

Félix DE GRAND'COMBE, Londres

Tous ceux qui se sont essayés à la traduction savent, pour l'avoir maintes fois éprouvé, que certains mots et expressions d'une langue leur produisent de prime abord l'effet d'être intraduisibles, tandis que d'autres, au contraire, qui leur avaient, à première vue, semblé faciles à rendre, se révèlent, à la réflexion, tout aussi malaisés. Pour certains, toutefois, la difficulté est en quelque sorte intrinsèque.

Tout d'abord je crois qu'on peut mettre hors concours les mots se rapportant à des institutions nationales exclusives à un pays. Ils ne peuvent être traduits dans une autre langue. Force est de les citer dans l'original ! il n'y a pas d'autres ressources. Tels sont, parmi des foules d'autres : *King's Proctor*, *Sous-préfet* et, en espagnol, *Practicante*, etc. Je me demande quelquefois s'il ne faudrait pas ranger dans cette catégorie *Conscience money*.

Naturellement l'un des plus manifestes, c'est ce qu'on peut appeler les déficiences, les « trous » du vocabulaire. Autrement dit, les termes qui, en une langue, manquent pour exprimer aussi brièvement ce qui se dit en un seul mot dans l'autre. Dans cette catégorie figurent d'abord les vocables à sens simple, tels sont par exemple, en français : « patienter », *to possess one's soul in patience*, « s'aguerrir », *to grow hardened*, « s'adosser », *to lean one's back against*, « s'accouder », *to rest one's elbows on*, et, en anglais, *cuddly* ou *cuddlesome* (qui invite aux caresses, qu'on peut ou qu'on souhaite serrer dans ses bras), *arson*, (incendie provoqué par la malveillance), etc.

Mais tous les mots ne sont pas à sens simple. Chaque langue comporte un certain nombre de termes à significations complexes qu'on peut appeler termes synthétiques. Sans doute il peut arriver que l'anglais et le français disposent chacun d'un vocable qui totalise les mêmes éléments. C'est ainsi que sourire d'un air affecté s'exprime aussi bien par « minauder » que par *to smirk*, mais souvent l'une des deux langues manque d'un mot unique pour exprimer l'impression synthétique réalisée par l'autre. Ainsi, pour ne pas changer de sujet, nous n'avons pas de mot en français pour traduire *to giggle*, « rire d'un rire nerveux et un peu bête ». Considérons la gamme des autres termes qui marquent les nuances du rire : elle comporte d'assez nombreuses notations :

to laugh
to chuckle, rire sous cape
to titter, avoir un petit rire étouffé
to roar, rire aux éclats
to guffaw
to snigger

en français, nous n'avons que deux termes uniques pour exprimer le premier et le dernier de cette série : « rire » et « ricaner » ; en revanche, il n'existe pas d'expression anglaise pour dire : « faire risette » ; en réalité, il se trouve dans chaque langue des termes qui n'ont pas de correspondant dans l'autre. C'est ainsi que *to squirm* évoque l'idée de la personne qui « se tortille » et « est au supplice parce qu'elle ne sait comment se tenir ». Le mot peint par lui-même l'attitude de quelqu'un très décontenancé, mais le mot français est impuissant à rendre l'idée dans ses détails.

* * *

Pour souligner les difficultés qu'entraînent les déficiences de vocabulaire, supposons qu'un philosophe anglais écrive la phrase suivante :

« *We must distinguish between the acceptations of conscience, conscientiousness and consciousness* ».

Il est clair qu'il est impossible de traduire littéralement cette phrase puisque le français ne dispose que d'un seul vocable : « conscience » pour exprimer ces trois idées.

Comment diable, se demandent alors les Anglais, les philosophes français peuvent-ils s'y reconnaître et se tirer d'affaires malgré cette indigence de vocabulaire ? Eh bien, en général, parce que le contexte indique dans quelle acception le mot doit être pris.

En réalité, il existe dans chaque langue des lacunes bien surprenantes, c'est ainsi que, sans sortir de la famille du mot : « conscience », nous constatons qu'il n'y a pas de mot en anglais pour exprimer l'idée d'« inconscient » dans le sens suivant :

« Elle est si cruelle que je la crois inconsciente ».

Ce dernier mot ne peut se rendre par *unconscious* qui veut dire « évanouie », « sans connaissance » ; une périphrase est nécessaire : *unconscious of the nature of her actions*.

Au nombre des expressions réputées intraduisibles il faut compter celles qui ont pour origine le nom d'un indigène du pays où se parle la langue qu'on tente de traduire. Quelquefois il est vrai ce mot a été adopté tel quel par l'autre langue, ainsi *mansard* pour « mansarde » ou même il existe un autre nom propre équivalent comme *Lloyd's* pour « Veritas ». Plus rarement le hasard est favorable et pour un pittoresque terme tiré d'un nom propre il existe une traduction présentant la même qualité, ainsi « contrepetterie » pour *spoonerism*, mais le plus souvent on est réduit à employer un nom commun et terne qui n'a pas la valeur descriptive de l'original, ainsi pour « Lapalissade » : *truism, obvious truth*. Si le mot à traduire a un sens plus complexe, on devra avoir recours à une longue périphrase ; exemple : « marivaudage », *witty and affected verbal flirting*, ou quelque chose d'analogue.

(à suivre)

